

DLP -7-7-81818637

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

BULLETIN INTERNATIONAL

TRIMESTRIEL
Nouvelle série N°
JUIN 1981

5

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE
Bulletin international

SOMMAIRE

- Pour une charte des droits dans l'Église 3
Marie et l'émancipation de la femme *Maria ter Steeg* 4
Féminisme russe, féminité orthodoxe *M.-Th. van Lunen-Chenu* 7
Des voix orthodoxes s'élèvent *E. Behr-Sigel* 9
Les protestantes entre droit et pratique *S. Tunc* 12
Le cardinal Pellegrino prend position 13
Témoignages 14
Informations 18
Lectures 20

Titres et intertitres de la rédaction

LE NUMÉRO : 100 FB - 13 FF

ABONNEMENTS

L'abonnement débutant en janvier, celui-ci est le deuxième numéro de 1981.

TARIFS :

400 FB, à verser au CCP (Belgique) 000-1098700-78 Femmes et Hommes dans l'Église,
58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.

SAUF :

pour la Belgique : 350 FB à verser au compte ci-dessus.

pour la France : 50 FF, à verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église,
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Secrétariat International

58, rue de la Prévoyance
B-1000 Bruxelles

14, rue Saint-Benoit
F-75006 Paris

DROITS DE L'HOMME POUR LES FEMMES

ET LIBERTÉ POUR LES CHRÉTIENNES

Des initiatives se déploient et se conjuguent, aux États-Unis comme en Europe, pour définir et faire reconnaître les droits des chrétiens dans leur Église. Un appel vient d'être lancé en France, comme on le lira par ailleurs dans ce numéro, demandant à participer au projet, d'origine américaine, d'élaboration d'une charte des droits dans l'Église catholique. Chacun et chacune est convié(e) à apporter ses idées, ses critiques, ses propositions. Nous voulons contribuer quelques réflexions ; elles nous paraissent d'autant plus nécessaires que le texte provisoire qui nous est soumis ignore la question des femmes.

Question irritante ? Pour ceux qui sont tentés de juger ainsi, redoutant de voir ressurgir le spectre d'un féminisme excessif parce qu'exclusif, rappelons simplement que, si excès il y a eu, c'était à la mesure de la méconnaissance, de la suspicion, du mépris de ceux qui, par myopie ou même cécité, ignoraient ou niaient qu'il s'agissait d'une des luttes de libération les plus fondamentales, dont le véritable but ne saurait être le remplacement du pouvoir — mâle — par un autre, mais doit être la construction, femmes et hommes ensemble, d'une communauté nouvelle, tellement nouvelle et donc difficile à bâtir qu'elle est sans exemple dans l'histoire de l'humanité.

Dans le concert plus ou moins harmonieux des nations, la question de la discrimination millénaire des femmes, discrimination d'autant plus efficace qu'elle était inconsciente, a fini par être prise en compte : les Nations Unies en ont fait le constat détaillé et saisissant lors de la conférence de juillet 1980 à Copenhague (voir l'article de M.-Th. van Lunen-Chenu dans le numéro 2, pp 10-16), en reconnaissant qu'elle fait désormais partie intégrante de la cause des Droits de l'Homme, et en adoptant une nouvelle convention «sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes» dont la ratification est en bonne voie. Si les Nations Unies se sont ainsi prononcées sans réserve pour mettre au ban de la société cette discrimination — désignée officiellement par le terme sexisme — en y incluant jusqu'aux «préjugés et pratiques coutumières ou de toute autre nature, fondés sur l'idée de supériorité c.q. infériorité d'un sexe par rapport à l'autre», ce n'était pas seulement un acte de simple justice. A cette conférence on a en effet constaté, chiffres à l'appui, que la discrimination faite aux femmes, qui se solde par leur sous-développement, a bloqué totalement les efforts de l'ONU pour le développement, en estropiant littéralement la

société. Il s'agit donc de bien plus que de justice. L'enjeu nouveau, c'est non seulement le mieux-être mais la survie d'une société qui doit apprendre le partage, à la table des nations, du pain et de la dignité, et dans laquelle la recherche du développement économique et celle de la paix mondiale font corps avec celle du Développement Intégral dont parle si volontiers le Pape, c'est-à-dire d'un rééquilibrage fondamental, cerné désormais par la cause des Droits de l'Homme. A la base de cette quête se trouve une visée anthropologique nouvelle, qui marque la fin d'une civilisation androcentriste et les prémices d'une autre, celle du partenariat, où une authentique co-responsabilité imprègne tous les rapports sociaux, à commencer par le couple et la famille.

Et nous chrétiens, sommes-nous, femmes et hommes, invités à la même table communautaire des sacrements et des ministères, des vocations et des charismes, des services et des responsabilités ? Non. Et s'il en est ainsi, il faut le dire. Ce serait une omission fatale, viciant tout effort d'élaboration et de sauvegarde des droits et libertés chrétiens que de taire ce simple constat. La communauté qui se cherche, ne peut ignorer l'état de fait dans laquelle elle se trouve, marqué par l'exclusion, la marginalisation, la rélégalion arbitraire dans des spécialisations subalternes de plus de la moitié de ses membres. Il n'est plus de communauté de foi possible, plus d'Église crédible sans que celle-ci ne retrouve l'authentique conception d'un vis-à-vis de partenaires dans une polarité de pleine égalité, dignité et solidarité, telle qu'elle nous est apparue dans Génèse I. Sans qu'elle ne se fonde sur le nouvel anthropos – dont Christ fut l'annonce et le modèle, lui qui n'est pas venu pour abolir, mais pour accomplir. Sans qu'elle ne fasse droit aux valeurs qui ont émergé et se sont désormais imposées à la conscience de l'humanité.

Alors on comprendra qu'il s'agit de bien plus que d'une simple définition de nos droits dans l'Église, mais de la conception même de cette Église. Son auto-proclamation en tant que communion en Christ oblige à questionner l'authenticité de sa vie communautaire. C'est-à-dire : Comment est l'Église d'aujourd'hui ? Est-elle un corps dont les membres peuvent fêter autant que respecter leurs similitudes et différences, leurs désirs, tendresses, expressions, droits et devoirs, leurs engagements, solidarités, fidélités, leurs services mutuels, leurs charismes ? On en est loin. La voie qui doit y mener est longue et ardue, elle ne peut être parcourue que pas à pas, par une prise de conscience progressive à laquelle œuvre, depuis dix ans déjà le groupe international Femmes et Hommes dans l'Église. S'il est certain que les codifications juridiques ne sauraient y suffire, celles-ci peuvent parfaitement y contribuer. Encore faut-il qu'elles s'ordonnent explicitement à cette visée et épousent sans réserve ni restriction aucune cette orientation. C'est dans cette perspective, mais aussi à cette condition, que nous y apportons tout notre soutien.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

POUR UNE CHARTE DES DROITS DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Dans une adresse à ceux qui souhaitent contribuer à l'évolution de leur église dans le sens d'un respect accru des libertés évangéliques, l'Association «Droits et libertés dans les églises» vient de lancer un appel aux chrétiens de France — femmes et hommes, laïcs, diacres, prêtres et évêques, religieuses et religieux — pour qu'ils apportent leur contribution à l'établissement d'une «Charte des droits dans l'Église catholique». Cette charte a été mise en chantier à l'initiative d'une Association pour les Droits des Catholiques dans l'Église (Association for the Rights of Catholics in the Church, ARCC), fondée l'an dernier aux États-Unis, et qui a rédigé un projet au sujet duquel elle souhaite la plus large consultation possible. Les catholiques d'autres pays, notamment en Allemagne, se sont déjà organisés pour y participer. C'est pour susciter et organiser une participation française que l'association «Droits et libertés dans les églises» s'adresse aux chrétiens français, en leur soumettant le projet élaboré par l'ARCC. Il s'agit de la première action dans laquelle s'engage cette association, qui a pris la relève du «Comité de défense des droits des chrétiens» auquel sont dûes diverses initiatives, notamment l'organisation à Paris, en avril 1980, d'une conférence du théologien Hans Küng.

Dans son appel, l'association écrit : «Il y a maintenant seize ans que le Deuxième Concile du Vatican s'est achevé. En favorisant de nouvelles possibilités de liberté selon l'inspiration de l'Évangile, il a inauguré une nouvelle période de la vie de l'Église catholique. Dans le même temps, les églises protestantes se trouvaient, elles aussi, affrontées aux nouvelles conditions de la société et de la culture modernes et tentaient d'en relever le défi.

Pourtant, invités à exercer leur pleine responsabilité de baptisés, à titre individuel et en communautés, et tentant de mettre en œuvre les devoirs et les droits que leur confère leur liberté chrétienne, de nombreux chrétiens ont continué de rencontrer des incompréhensions, des obstacles, des blocages.

C'est pourquoi le moment leur semble venu d'appeler leurs églises à de nouvelles démarches afin de réaliser dans leurs institutions et leurs mœurs la liberté conférée par l'Esprit-Saint à ceux qui croient Jésus-Christ vivant...

Le témoignage ecclésial en faveur du respect des droits de l'homme ne nous paraît pas encore actuellement authentique. Il nous semble que les Églises ne peuvent refuser de garantir, dans leur vie interne et dans leur fonctionnement institutionnel quotidien, les droits et libertés qu'elles adjurent les hommes et les peuples de respecter».

«Droits et libertés dans les églises»
14, rue St-Benoît, 75006 PARIS

LES DROITS DES CHRÉTIENS EN ALLEMAGNE

Le Comité allemand pour la défense des droits des chrétiens dans l'Église a tenu ses premières assises nationales les 14 et 15 mars à Würzburg. Depuis sa fondation, début 1980, le Comité a vu ses effectifs croître jusqu'à près de 8000 membres, répartis dans 22 comités régionaux à travers toute la République fédérale, dont trois ont entretemps créé des groupes de travail sur la question des femmes dans l'Église. Lors de la rencontre de Würzburg, le professeur Norbert Greinacher, de l'université de Tübingen, a développé un certain nombre de thèses de base sur les droits de l'homme et les droits des chrétiens, leurs convergences et leur spécificité. Parmi les délégations étrangères présentes, mentionnons celle de «Femmes et Hommes dans l'Église», celle des «Groupes de la voie commune» de Pologne, ainsi que celle de l'ARCC américaine, dont le président, Leonard Swidler a engagé les participants à collaborer au projet d'une charte des droits dans l'Église catholique.

Le Comité allemand a décidé de participer au rassemblement de l'Église protestante (Evangelischer Kirchentag) qui se tiendra du 17 au 21 juin 1981 à Hambourg, en se chargeant de l'organisation, dans ce cadre, d'un débat sur le thème «Femmes et hommes dans l'Église».

MARIE ET L'EMANCIPATION DE LA FEMME

En guise d'introduction au Colloque international qu'organise «Femmes et Hommes dans l'Église» du 6 au 9 juillet prochains à Orléans sur le thème «Marie et la féminité», nous publions ici de larges extraits d'une contribution de la théologienne néerlandaise Maria ter Steeg au récent numéro spécial sur la mariologie de la revue «Tenminste» (Ed. Kok, Kampen, déc. 1980).

La littérature dithyrambique qu'ont prodiguée à l'Église au long des siècles des auteurs célibataires — et c'est eux qui avaient la parole — sur l'idéal de virginité laisse une impression ambiguë d'attraction et de crainte. Un des moyens les plus efficaces d'écarter un concurrent est de l'isoler ou de le porter aux nues. Soumise ou idéalisée, la femme n'est plus une menace réelle. Et c'est sur ce point que culte de Marie et féminisme se rencontrent. Il y a infiniment plus à dire du culte marial, mais il ne faut pas oublier cet aspect. Ce qui est craint (la sexualité et la femme, celle-ci étant le symbole et le siège de celle-là) doit être sublimé ou mis à part. Et pour ce faire s'offrait un idéal féminin par excellence : la vierge et mère Marie. En elle surgit un contrepoids contre la femme Eve, cause de la chute de la création. Mieux qu'en quiconque, c'est en Marie que pouvaient se résumer les conflits restés sans solution et les anxiétés de toute une époque : mère et pourtant vierge, appelée à la servitude la plus élevée, exempte de tous les effets du péché originel. Lorsque le culte de Marie trouve son chemin à travers l'histoire, il y a longtemps qu'il ne s'agit plus uniquement de la mère de Jésus. La Marie historique peu à peu s'alourdit du poids que les hommes attachent à sa maternité et à sa virginité. Les explications théologiques s'évanouissent devant la vitalité de ce symbole, recours et réconfort pour les hommes comme pour les femmes. Marie devient le point d'attache des espoirs, des conflits, des allégeances, de l'agencement social. Ainsi Marie devient une personnalité composite, et le culte marial une structure stratifiée.

Deux phases décisives

Dans cette évolution, on peut relever deux phases décisives : le 5^e siècle (Conciles d'Éphèse et de Chalcédoine) lorsque l'Église statuait que Marie était la Mère de Dieu et toujours vierge, et, d'autre part, la dernière période d'un siècle et demi qui voit s'ériger en dogme l'Immaculée Conception (1854) et l'Assomption (1950). Dans l'intervalle se développait le culte, parfois avec des excroissances démesurées, et les égégètes interprétaient activement l'Écriture. A chaque stade, les habitudes locales, les rapports sociaux et les circonstances politiques ont contribué à déterminer comment on ressentait la figure de Marie, comment elle était chantée et traduite en images : de l'épouse impériale de l'iconographie de Bysance à la douce mère de l'Occident médiéval — toujours le reflet de l'ordre social établi. La Sainte Famille est une entité patriarcale dans laquelle la mère intervient comme médiatrice auprès de la dure gent masculine. Paul VI et Jean-Paul II ont à nouveau mis la vierge Marie à l'avant-plan comme idéal de la Femme Nouvelle, portant cependant les traits traditionnellement féminins d'indulgence et de sollicitude. Même des préoccupations politiques n'ont pas été étrangères à des tentatives récentes de rétablissement du culte marial. Ce n'est qu'après la révolution de 1848 que Pie IX a sanctionné mille ans de dévotion de l'Immaculée Conception de Marie ; c'était au cours de la guerre froide que Pie XII, en promulguant le dogme de l'Assomption, appela les fidèles à une plus grande religiosité. Les causes de Lourdes et de Fatima ont été ac-

ceptées avec plus d'empressement par la crainte du libéralisme, de l'anticléricalisme et du marxisme. Et, lors de la prise de Saïgon par le Vietcong en 1975, la statue de Marie de la cathédrale aurait pleuré. Le culte de Marie a servi peut-être aussi pour permettre à l'église de se distancier de certaines nouvelles positions de pouvoirs politiques.

Qu'on ne cherche pas dans tout ceci des arguments pour nier que le culte marial renferme des éléments d'une authentique vie de foi ! Des situations intenable ont été supportées dans la foi et transcendées par la force puisée dans une communication personnelle et collective avec la mère du Seigneur. Là où les paroles étaient impuissantes elle écoutait, et celui qui n'osait pas s'adresser au Seigneur trouvait chez elle refuge. C'est ainsi, la religion a ses niches et ses paliers. Il n'empêche qu'il faut bien constater ce que la mariologie a maintenu aussi : le vis-à-vis de la sujétion et du pouvoir.

Marie, un idéal irréalisable

Le culte de Marie rehausse, en théorie, le statut de la femme. Il a, peut-être, aussi contribué à la modération, à l'adoucissement des mœurs et à l'expression artistique qui, surtout en des périodes de violence, ont été un bienfait pour la société dans son ensemble et au sein de celle-ci, pour la position de la femme. Pour d'innombrables femmes, Marie a, également, constitué un refuge au milieu de la dureté de leur vie, des douleurs de l'enfantement, de la pauvreté et des charges quotidiennes du foyer. Mais les femmes vénéraient alors en même temps un symbole qui contribuait à restreindre leur liberté, un symbole qui leur apportait, dans leur situation marginalisée, peut-être un soulagement temporaire, mais non une libération décisive. Le culte marial rehaussait la considération de la femme, mais lui enseignait finalement la vertu de la soumission. Dans aucune société on ne peut relever une relation causale entre le culte de Marie et une position de responsabilité des femmes dans la vie publique. Les pays dans lesquels la mère est le centre de la famille sont rarement des pays qui permettent aux femmes de choisir leur propre destinée. La dévotion mariale est le plus répandue dans des régions, telle l'Amérique Latine, où les femmes participent à peine à la vie publique, sont confinées au foyer, et sont souvent victimes d'une double morale sexuelle. C'est

dans les pays protestants que l'émancipation des femmes a le plus progressé, et c'est dans des églises protestantes les plus réfractaires au culte de Marie, comme les baptistes et les quakers, que les femmes (au 17^e siècle) étaient pour la première fois admises à prêcher.

Deux messages contradictoires

En fait, le culte marial n'a pas contribué à l'émancipation de la femme. Quel est alors le message portant sur la vie de Marie qui, présenté par l'église et étayé par des données bibliques, a convaincu si longtemps la femme de sa propre infériorité ? La figure de Marie est le confluent de deux messages contradictoires :

1. Le cours naturel des choses est le meilleur. Pour Dieu aussi, la communication avec les hommes suit le chemin du créé, du naturel, de l'humain. Jésus est né d'une femme, nourri, choyé et conduit à l'âge adulte par une d'entre nous. C'est à travers Marie que Dieu se fait réellement homme. L'incarnation est la caractéristique de Dieu. Il y a concordance entre cette conception du naturel, bon en soi, et les condamnations épiscopales de contraceptifs (chimiques), de stérilisation et de l'avortement.

2. Mais, en même temps, le cours naturel des choses est mauvais ; il est péché. Les rapports sexuels sont signes de péché, les douleurs de l'enfantement sont la conséquence de la faute originelle. Marie, elle, est préservée du péché originel et de ses effets : elle conçoit son enfant sans intervention masculine, elle est vierge « avant, pendant et après » l'accouchement, et son corps ne subit pas la décomposition de la mort.

L'idéal de Marie, vierge et mère, met la femme devant un conflit insoluble. Marie n'est pas une femme comme une autre, et l'idéal qu'elle personnifie est hors de la portée de la femme commune. Les grossesses de celle-ci présupposent des rapports sexuels qu'elle n'a pas pu éviter, dont elle a peut-être même joui. Tout ce qui lui rappelle son corps non-virginal provoquera des sentiments de culpabilité. Le culte de Marie souligne l'état de péché de toutes les femmes et leur imprime le sentiment de faillir après les avoir placées devant un idéal irréalisable et frustrant.

Une nouvelle mariologie

La plupart des femmes qui, dans les soucis de la vie quotidienne, ont mis leur confiance en Marie auront du mal à se rendre compte de ce message implicite de Marie telle qu'elle fut façonnée par les ecclésiastiques, tant d'autres intuitions jouèrent un rôle dans leur dévotion envers Marie sans être directement liées à leur position de femmes dans l'Église et dans la société. Mais le climat social sur lequel s'appuyait le culte marial se modifia. Les évolutions sociales modifient aussi la perspective dans laquelle nous lisons l'Évangile. Certaines des implications éthiques du culte marial sont devenues socialement et évangéliquement inacceptables.

La figure de Marie a une grande force symbolique et une riche histoire. Il n'est dès lors pas exclu que des papes et des théologiens parviennent à faire durer une dévotion mariale basée sur les vieux présupposés. En outre, l'élément sexualité continuera sans

doute son action de brouillage, non seulement à partir des interprétations des théologiens mais aussi parce que la sexualité est un principe capricieux et anarchiste.

Mais on est en droit d'attendre de l'Église du Christ qu'elle ne retombe pas en arrière par rapport aux conceptions morales chèrement acquises, et qu'elle sache continuer des traditions précieuses. Une nouvelle mariologie est indispensable et urgente. Longtemps, on a préféré se taire, et c'est compréhensible, car l'embarras est grand.

Non seulement l'image de la femme, mais aussi le visage de Marie elle-même a été défigurée dans les embrouillements sans fin que nous lui avons infligés. Quelle exégèse et quelle théologie œcuméniques sauront nous dessiner l'image de la femme qui a voulu son enfant, qui a reconnu la connexion entre sa mission et l'histoire du salut de son peuple, et qui, dans le désespoir parfois, a su assumer l'obéissance ?

Maria ter Steeg



«Naturellement, nous aussi, nous accordons, dans une mesure toute spéciale, l'égalité des droits à la femme !»

FEMINISME RUSSE, FEMINITE ORTHODOXE ET QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

Une révolte féministe, tenue mais têtue, s'est fait jour en Russie. Elle a même valu à certaines rédactrices des textes clandestins d'un Almanach des Femmes publié l'an dernier à Leningrad (repris aux Ed. des Femmes Paris, dont deux des trois tomes sont déjà parus, en 1980 et 81, tous sous le titre : Femmes et Russie) d'être expulsées comme dissidentes. Le théologien orthodoxe Olivier Clément présente l'œuvre de l'une d'entre elles, Tatiana Goritcheva, qui vit actuellement en Occident, dans la revue «Contacts», n° 111, 3ème tri. 80, pp 256-61 et il intitule son article «Féminisme russe et Mère de Dieu».

C'est clair : le féminisme de Tatiana est lié à une expérience spirituelle de conversion et celle-ci tient à en rendre un vibrant témoignage : elle a retrouvé la foi en même temps qu'elle a critiqué l'insipide, cruelle et grossière société athée de «l'homo sovieticus asexué» et en même temps qu'elle a redécouvert pour sa propre vie le «lien qui unit la mère de Dieu à la véritable féminité». Elle emprunte donc tout spontanément son hymne personnel de libération à la liturgie orthodoxe : «Délivrée des larmes d'Eve...».

Tatiana est une témoin pertinente, intelligente, profondément méta-physique et que l'histoire a placé au carrefour très précis de deux voies : celle de l'expérience d'une société soviétique, athée, vaine et désespérée, et celle de la tradition orthodoxe où rayonne, centrale, l'icône de Marie, Mère de Dieu, figure de l'Église, Femme habillée de soleil, Femme entre toutes les femmes.

Mais si le témoignage de Tatiana est privilégié, il est, dans la même mesure, étroitement situé : elle fut une enfant mal aimée et révoltée, une épouse mal mariée et malheureuse, une femme russe qui a méprisé l'homme technique, dominateur en même temps qu'infantilisé, grossier envers les femmes, qui se dérobe à ses responsabilités, ignore les tendresses de l'enfance, des choses concrètes et vivantes, et qui sombre dans l'alcolisme, tandis que les femmes cumulent les responsabilités et les deux journées de travail dans leur profession et leur famille devenue exclusivement «maternelle». C'est dans cette société-là, où luit aussi, dans le souvenir et

dans l'interdit, l'icône d'une Mère Autre et Mère de Dieu, que Tatiana s'est convertie.

Questions

Nous essaierons de la rencontrer prochainement pour lui dire toutes les questions que creuse en nous son témoignage. Par exemple, celles-ci : La société russe actuelle qu'elle nous décrit comme le triple rejet de Dieu, de l'Eros et de la féminité ne doit-elle rien aussi à l'exercice exacerbé des qualités viriles patriarcales qui sont l'envers logique – mais trop rarement explicité – de l'apologie de la féminité traditionnelle ? Alors est-il opportun de regretter et de chercher à restaurer paradoxalement une féminité qui induit cette typologie traditionnelle androcentriste ? Comment penser que celle-ci puisse encore s'affronter aux connaissances, aux acquis, liés à l'émergence de cette valeur nouvelle qu'est le partenariat homme-femme, inscrite, du reste absolument, dans les nouvelles dispositions législatives des Nations Unies ? Et si, plutôt, de cette société russe, comme de tant d'autres, nous disions qu'elle est infra-humaine et pré-chrétienne ? Et qu'il est vain et dangereux d'aller lui proposer aujourd'hui – fut-ce par le recours tentant à une symbolique liturgique – une typologie sexuelle liée à une anthropologie que nos connaissances scientifiques obligent aujourd'hui à relativiser dans l'histoire du passé.

Ces questions sont justement de celles que voudrait éclairer notre prochain Colloque international à Orléans, sur «Marie et la féminité ; influence de la mariologie sur le partage des rôles masculins et féminins». Ces questions doivent en tout cas être posées honnêtement, c'est-à-dire objectivement, à partir de recherches pluridisciplinaires qui prennent également en compte l'analyse critique du passé et du présent, y compris cette aspiration d'hommes et de femmes qui, ailleurs qu'en Russie peut-être, et indépendamment de la sphère religieuse, autant que dans les Églises chrétiennes, rejettent l'ancien rapport de subordination dans l'équivalence et déploient un nouveau vis-à-vis d'égalité dans la dialectique des différences.

Souçons

Enfin — et j'ose le dire — je ne crois pas que la présentation faite par Olivier Clément de l'œuvre de Tatiana Goritcheva soit tout à fait recevable. Elle me paraît au mieux imprudente. Il a raison, bien sûr et grâce lui en soit rendue, de chercher à nous faire pénétrer quelque peu les richesses de la tradition orthodoxe qui s'attache à Marie Mère de Dieu. Cependant je crois lire un soupçon systématique dans la façon dont il présente le féminisme occidental et ses «tirades contre la culture judéo-chrétienne». Soupçon identique lorsqu'il nous présente le mal soviétique comme une sorte de paroxysme qui guetterait tout changement, seule issue pour les sociétés laïques et à la limite, pour les nôtres où émerge un féminisme trop méconnu mais qui doit tant, pourtant, au Mouvement des Droits de l'Homme, lui-même inspiré largement par une tradition et une praxis chrétienne. Et encore, faut-il soupçonner vraiment l'expérience sexuelle de ne pouvoir être œuvre «humaine», spirituellement féconde, que dans le seul modèle donné jusqu'ici par le magistère catholique ou orthodoxe ? Peut-on garder comme unique et comme iconique un modèle de féminité nécessairement lié à la maternité ? Et comment la féminité pourrait-elle s'inscrire aujourd'hui dans une sexualité et une conjugalité qui ne se limitent plus à la nuptialité d'hier si tout soupçon sur celle-là demeure tabou ? Enfin, cette révolte contre la mère qu'Olivier Clément dénonce comme étant «le rejet de l'anima, des forces de l'âme et du cœur, au profit de l'animus, de l'intelligence abstraite ordonnée à la domination», est-elle vraiment cela ?

En fait, — et de cela vient mon soupçon à moi — Olivier Clément ne nous dit rien dans cet article apologétique, du doute que «les questions des femmes» ont introduit dans le savoir et les discours classiques ainsi que dans les images et symboliques traditionnelles greffées souvent sur les mêmes racines.

Rien de la nécessaire épistémologie à laquelle sont affrontés aujourd'hui, par ces questions, toutes les disciplines.

Si le féminisme est devenu si critique c'est que même les assertions de bonne foi sont aujourd'hui devenues équivoques et doivent se purifier au feu de la critique qu'appelle désormais la foi. Des assertions telles que celles-ci : «La vérité de la femme comme féminité et comme personne... c'est le christianisme qui l'a révélée. Rejeter le christianisme, c'est faire surgir à la fois une technologie pauvrement virile, qui viole la terre, et une féminité démonisée, qui rejette l'amour et la maternité».

Mais comment conserver ce modèle d'une Marie-Humanité et Marie-Église, réceptive, féconde, chaste, confiante, courageuse, bénie, sauvée et médiatrice, que Tatiana Goritcheva et Olivier Clément nous présentent si bien, icône au centre du culte marial. Ne faut-il pas justement récuser une mariologie qui a emprunté mythes, images, peurs, traits, erreurs scientifiques, au vieux trésor du fond des âges et qui les a durcis et codifiés dans une logique scolastique patriarcale jusqu'à nous présenter cette Marie de la dépendance, de la soumission, de l'humilité, du silence et des maternités, obligatoires aux femmes ? Il s'agit aujourd'hui de restaurer Marie dans la vérité de la tradition vivante et non dans les fatras et nostalgies du passé : Marie Mère du Salut parmi nous, Marie de l'Incarnation. Marie de la Grâce, Marie pleine de Grâces, et ce justement parce qu'il n'est pas besoin de fêter en elle le rachat d'une disgrâce des femmes.

Marie est modèle de l'humain simple confiant, croyant, diligent et sauvé. Ce modèle ne manque-t-il pas souvent aux hommes ? Et qui dira les dommages causés à eux et à nous, à l'Église toute entière par le maintien de l'archétype sexuel androcentriste Dieu-Christ-Virilité-Ministère que semble justifier l'abusives polarisation d'antithèse sur Marie-Féminité ?

Marie-Thérèse van LUNEN-CHENU



DES VOIX ORTHODOXES S'ELEVENT

La question de la place des femmes dans l'église ne se pose pas uniquement dans les églises « occidentales », catholiques ou protestantes, elle est également discutée au sein des églises orthodoxes. La revue « Contacts » — Revue française de l'orthodoxie, publiait l'an dernier dans son numéro 111 dix pages de réflexions, rédigées par Elizabeth Behr-Sigel, Marie-Joëlle Dardelin et Irène Schidlovsky, sous le titre « Réponse à l'enquête du Conseil œcuménique des Églises sur « Hommes et Femmes dans l'Église » en vue d'un colloque international en 1981 ». (Contacts, 43, rue du Fer-à-Moulin, 75005 Paris). Dans son numéro suivant, « Contacts » revient sur la question, en publiant un article de la théologienne Elizabeth Behr-Sigel, intitulé « L'œcuménisme au féminin ». Après avoir évoqué le premier colloque de Bad Segeberg (rencontre européenne de juin 1980 pour la mise en commun des résultats de l'enquête ci-dessus, organisée par le COE dans les Églises chrétiennes (cf bulletin F.H.E., n°2, sept. 80, p.17), l'auteur développe ses réflexions personnelles en rendant compte d'un deuxième colloque sur l'anthropologie théologique, organisé par le COE à Niederaltaich (RFA), en septembre 1980 (cf bulletin F.H.E., n°3, Déc.80, p.30), en écrivant notamment :

...« Les participants orthodoxes au colloque ont (...) eu le sentiment de ne parvenir que difficilement à faire entendre leur voix, ou plus exactement, la voix de leur Église. Cette difficulté souvent ressentie par les orthodoxes au COE — mais surtout en ce qui concerne la réflexion sur la place des femmes dans l'Église —, tient à des causes multiples : Les unes me paraissent être d'ordre historique, conjoncturelles ou culturelles. Les autres, à un climat spirituel, à une vision d'ensemble concernant Dieu et l'homme sont, sans doute, les plus profondes. Mais leur conscientisation par les orthodoxes eux-mêmes n'en est encore qu'à ses débuts... »

Si le discours théologique sur la communauté des hommes et des femmes dans l'Église, à Niederaltaich, comme en d'autres lieux,

a été dominé par des voix protestantes et catholiques occidentales, si les problèmes nous ont paru posés par rapport à une anthropologie — en ce qui concerne la relation hommes/femmes —, spécifiquement latine, n'est-ce pas parce que nous, orthodoxes, manquons de théologiens et de théologiennes compétents en cette matière ? N'est-ce pas que les responsables de nos communautés jusqu'ici ne se sont pas intéressés à ces questions qui pourtant ne manqueront pas de leur être posées, non seulement de l'extérieur, mais à l'intérieur de notre Église ? Il est vrai que les conditions favorables à une recherche théologique à la fois sereine et libre, en ce domaine comme en d'autres, font défaut dans les églises orthodoxes locales numériquement les plus importantes.

On assiste pourtant aujourd'hui, en certains pays traditionnellement orthodoxes, telle la Russie, à la naissance d'un mouvement féminin d'inspiration chrétienne. Puisant sa sève dans les profondeurs de la conscience ecclésiale, cette pensée féminine orthodoxe naissante se situe, hélas, et cela est dramatique, hors des structures institutionnelles des églises. Abandonnée à elle-même, doublement marginalisée par l'état athée et par l'institution ecclésiastique, elle ne parvient en Occident, paradoxalement, que par le truchement d'organes de presse ou de maisons d'édition issus du mouvement féminin européen (1), un mouvement presque toujours étranger, sinon hostile au « judéo-christianisme » par lui accusé de misogynie. Traitées de « dissidentes » dans les États socialistes, pourchassées ou expulsées, les porte-parole de ce féminisme orthodoxe « sauvage », n'ont pas eu accès jusqu'ici à nos colloques où leur présence pourrait être pourtant si stimulante, ouvrant aux uns et aux autres, aux orthodoxes comme aux non-orthodoxes, des horizons nouveaux.

Trop souvent, en effet, là où elle pourrait se développer librement, la réflexion orthodoxe sur la double polarité masculine et féminine de l'*anthropos* est restée singulièrement timide et dépourvue de créativité.

Déconcertée par les excès d'un féminisme agressif — idée chrétienne «devenue folle» dans le climat du nihilisme occidental —, hantée par la peur phobique de soulever le problème de l'ordination des femmes à un ministère ecclésial, elle s'est réfugiée le plus souvent dans un conservatisme craintif. Pourtant, sous des superstructures où persistent les tabous ancestraux, brille la vision évangélique d'une communauté d'hommes et de femmes réconciliés en Christ, dans le rayonnement du mystère Trinitaire.

Penser plus loin

Il est temps aujourd'hui d'oser penser plus loin ! Conduite dans un esprit tout ensemble d'honnêteté intellectuelle et de fidélité créatrice à la Tradition ecclésiale — comprise dynamiquement — la recherche anthropologique orthodoxe pourrait aider l'Église Universelle à dire la parole *catholique* — c'est-à-dire orientée à la plénitude du mystère divino-humain —, cette parole sur la communauté des hommes et des femmes que beaucoup attendent d'elle aujourd'hui.

Nous avons entendu à Niederaltaich un important exposé de la théologienne Kari Børresen sur l'*imago dei* dans l'homme et la femme. Selon une anthropologie «androcentrique» dont en Occident Saint Augustin, dans le cadre du dualisme néoplatonicien, aurait posé les fondements, et qui se retrouverait durcie, dans une perspective aristotélicienne, chez Saint Thomas d'Aquin, l'homme mâle serait l'être humain exemplaire, seul véritablement porteur de l'image divine. Identifiée à un état de subordination, la féminité comme telle ne saurait être image de Dieu. La femme, pour Saint Thomas, suivant la biologie aristotélicienne, est un homme incomplet. Cette imperfection, nécessaire à la procréation, ne la prive pas de toute référence au prototype divin, en tant qu'elle possède, elle aussi, une âme raisonnable. Mais cette âme raisonnable ne fonctionnerait qu'en corrélation avec une corporéité qui fait de la femme un être hiérarchiquement inférieur à l'homme mâle. Cette analyse, par une spécialiste de la théologie médiévale, de l'anthropologie augustinienne et thomiste apparaît historiquement fondée (2).

La question se pose : Cette théorie, à juste titre dénoncée comme une idéologie sexiste et oppressive, continue-t-elle d'exercer consciemment ou inconsciemment une influence sur les hommes d'Église d'aujourd'hui,

en Occident, mais peut-être aussi ailleurs ? Quoiqu'il en soit, une idée aussi riche que celle de la création de l'homme humain à l'image et «vers» la ressemblance de Dieu ne saurait être compromise par une interprétation qui, dans un contexte culturel donné, la défigure. Il est regrettable que le colloque de Niederaltaich n'ait pas poussé plus loin ses investigations sur l'*imago dei*, jusqu'aux grands docteurs de l'Église indivise, Grégoire de Nysse, Basile le Grand. En les qualifiant d'«orientaux», ne s'autorise-t-on pas quelquefois à les ignorer ?

La conclusion d'une investigation vraiment œcuménique eût été sans doute différente de celle qui portait uniquement sur la tradition scolastique latine. Aussi les participantes orthodoxes ne sauraient-elles souscrire au titre provocateur du compte-rendu de Niederaltaich tel qu'il est donné dans SOEPI : «L'image de Dieu est un instrument d'oppression, déclare un colloque du COE».

Entendre, écouter, comprendre

Si je me permets cette critique, c'est en raison de l'intérêt que je porte à cette réflexion sur le problème homme/femme et, d'une façon générale à un «œcuménisme au féminin» qui pourrait enrichir le mouvement œcuménique dans son ensemble. Tout comme ce dernier, il se heurte à la difficulté qui est d'entendre, d'écouter et de comprendre l'*autre*. Mais cette difficulté, la solidarité des femmes et l'aptitude féminine à l'écoute, ne pourraient-elles contribuer à la surmonter ? C'est dans cette perspective que je propose en conclusion le texte où les participantes orthodoxes au colloque de Niederaltaich ont tenté d'exprimer leur compréhension de l'enseignement anthropologique de leur Église. Bien entendu, il ne s'agit là que d'une ébauche rapidement esquissée. Telle qu'elle, elle pourrait servir de point de départ à une recherche et à une réflexion qu'il faut pousser plus avant.

«Fondée sur l'Écriture, dans la continuité de la Tradition vivante de l'Église, l'anthropologie orthodoxe, selon sa dynamique essentielle, n'est pas androcentrique. Ce qui constitue l'homme — anthropos — en son humanité authentique, c'est l'image de Dieu imprimée en lui. Celle-ci n'est pas quelque partie de l'homme ou l'une de ses fonctions telle l'intelligence. Elle est un «mystère» selon l'expression de Grégoire de Nysse, mys-

tère que nous cernons en parlant d'une orientation globale, dynamique de la personne humaine – homme ou femme – vers le Dieu Vivant. Il faudrait ici insister sur le caractère radicalement apophatique de la théologie orthodoxe qui, relativisant toute imagerie masculinisante dans la représentation de Dieu, se prolonge dans ce qu'on pourrait appeler une anthropologie apophatique qui insiste sur la mystère et des personnes humaines et de la relation entre ces personnes, appelées à refléter, au niveau de la créature, le mystère de la Trinité, de l'unité suprême dans l'altérité suprême. Créées-et-recréées par le baptême en Celui qui est l'Image du Père, le Fils Unique, les personnes humaines, aussi bien féminines que masculines, sont à l'image de Dieu et tendues vers sa ressemblance par ce qui en elles est ouverture vers le Transcendant, désir de Dieu, c'est-à-dire désir de l'Amour Absolu, Grégoire de Nysse compare l'homme – anthropos – à un miroir mobile qui, s'il se tourne vers Dieu – et tel est le sens du mot conversion –, devient *tout entier* lumineux et illumine le monde.

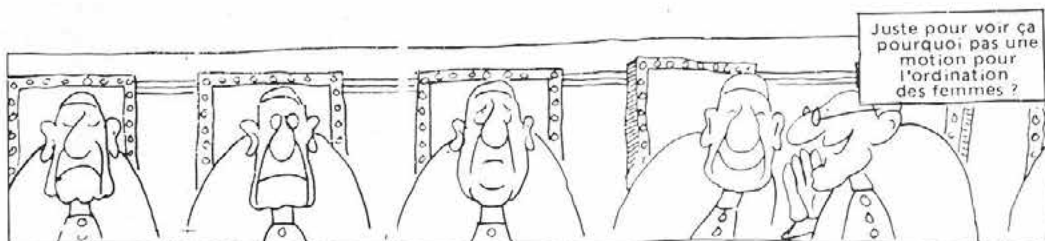
Dans cette perspective, il n'est pas indifférent qu'une femme, Marie, selon la typolo-

gie ecclésiale, représente l'Église qui est l'humanité sauvée en espérance. Cela signifie que, homme ou femme, nous sommes appelés, dans le face-à-face avec le Dieu Vivant, à une attitude de d'ouverture et d'humble obéissance dont la féminité est le symbole. Nous sommes sauvés à l'aide de ce qui en nous, en chacun de nous, homme ou femme, s'ouvre à de mystérieuses épousailles avec l'Esprit. Incontestablement ni la praxis, ni le discours officiel des Églises orthodoxes historiques et de ceux qui ont parlé en leur nom, ne se sont toujours tenus à la hauteur de cette vision. Les conditionnements culturels et la dureté des cœurs ont empêché son incarnation dans une éthique de réciprocité et de respect mutuel, en particulier en ce qui concerne la relation homme/femme. Nous avons sans cesse besoin de nous convertir à la vision céleste, puis à inventer créativement ses modes d'incarnation dans notre existence *ici et maintenant*. La prise de conscience de cet appel et de cette tâche ma paraît essentielle pour l'aujourd'hui de l'orthodoxie où, quelles que soient nos déficiences, le *Magnificat* de Marie ne cesse de retentir comme un chant d'espérance».

Elisabeth Behr-Sigel

(1) Ainsi l'important «Almanach des Femmes», de Léningrad a été publié en traduction française par «Éditions des femmes», sous le titre Femmes et Russie 1980 (Paris). Voir aussi «Alternatives», Mars-Avril et Sept.-Octobre 1980 (Maspéro).

(2) Kari Børresen, «Subordination et Equivalence. Nature et rôle de la femme d'après Augustin et Thomas d'Aquin» (Oslo - Paris 1968) - «Fondements anthropologiques de la relation entre l'homme et la femme dans la théologie classique» in «Concilium» n° 111 Paris 1976.



ENTRE LE DROIT ET LA PRATIQUE

La Commission « Recherches chrétiennes » du Mouvement protestant français « Jeunes Femmes » avait organisé, il y a deux ans, un colloque sur « la place des femmes dans l'Église ». Vingt ans après l'entrée des femmes dans le ministère pastoral, elles voulaient faire le point de la situation des femmes aux divers niveaux des instances de leurs Églises. Elles avaient alors constaté leurs difficultés à accéder en totale égalité aux postes supérieurs de responsabilité et de décision bien que quelques-unes d'entre-elles s'en soient vu confier. Elles souhaitaient aussi promouvoir les changements qui leur semblaient nécessaires pour que leurs communautés soient plus profondément insérées dans la vie du monde. Elles avaient exprimé le désir de continuer leur recherche et de se rencontrer à nouveau.

Cette deuxième rencontre a eu lieu à Orsay, les 21 et 22 mars dernier, avec une petite centaine de participantes, parmi lesquelles quelques catholiques. Depuis deux ans, la situation n'a guère changé.

En ce qui concerne leur insertion dans leurs structures, pour elles, les obstacles ne sont plus d'ordre théologique. Et cependant des blocages persistent, signe que les exclusions dont souffrent les femmes sont bien plutôt d'ordre culturel et psychologique. Le « masculinisme » ne disparaît pas en quelques années.

Leur réflexion a donc porté d'abord sur cette difficulté de réaliser une véritable égalité et un partage égal des tâches et des responsabilités dans le respect des identités. La difficulté de tenir les deux bouts du binôme égalité/identité, qui semblent contradictoires, a fait l'objet d'un exposé de Danièle Hervieu-Léger. Relisant l'histoire du féminisme sur ce point, elle a montré comment les différentes interprétations de la manière de réaliser l'égalité avaient entraîné des divisions à l'intérieur même du mouvement féministe. Revendiquer une identité féminine, n'est-ce pas remettre en avant la « nature » et la différence entre les femmes et les hom-

mes ? En se repliant sur les valeurs féminines ne risque-t-on pas aussi de s'enfermer dans l'univers clos de la non-mixité des mouvements de femmes, des vacances entre femmes, etc. Mais, d'autre part, les femmes ne sont-elles pas perdantes si elles se coulent dans les moules masculins ? Une question voisine est de savoir si les femmes forment une « classe » et si donc leur combat entre dans la lutte des classes. Il y a un danger pour les femmes de se laisser absorber par les partis politiques, car par-delà les partis, les femmes ont des choses en propre, non leur « nature », mais leur condition sociale qui leur fait savoir certaines choses que les hommes ne peuvent sentir. Leur expérience peut être la base d'une réflexion originale.

Mais le souci des femmes réunies à Orsay ne s'arrêtait pas à leur propre problème. Il était bien plutôt de mettre leur vie en conformité avec leur foi par la prise en charge des problèmes du monde, que ce soient ceux de leurs proches — les immigrés, les hommes en prison et leurs femmes, désemparées, les drogués, tous les jeunes avec leurs difficultés, les femmes seules, etc. — ou de ceux qui sont plus lointains : les opprimés de tous les pays, les affamés, les femmes envoyées à la prostitution dans les pays de tourisme, avec la complicité — ou l'aide — d'organisations de voyages, etc., ou encore les questions qui nous interpellent, comme la peine de mort, la délinquance, les explosions nucléaires. Aussi ont-elles commencé à organiser des groupes pour répondre à ces questionnements, ou pour réfléchir d'une manière plus approfondie sur les questions qui ne devraient pas laisser les chrétiens indifférents. Dans un an, elles doivent se retrouver pour voir où le travail en est.

Il serait souhaitable de multiplier les rencontres comme celle d'Orsay dans un esprit œcuménique. Elles ne peuvent être qu'un encouragement et une incitation à travailler de notre côté, ou ce qui serait encore mieux, ensemble.

S. Tunc

LE CARDINAL PELLEGRINO S'OPPOSE A LA CURIE

Dans une interview accordée à la revue «Il Regno» de Bologne (15-4-81), le cardinal Pellegrino, ancien archevêque de Turin, a pris position à sa manière habituelle, sur des problèmes brûlants de la vie de l'église catholique : évolution entravée, centralisme de la Curie romaine, collégialité, place des théologiens et aussi les ministères féminins. Il déclare notamment :

«Certains faits remontant aux dernières années de Paul VI (mais qui) sont indépendants de sa volonté, nous font penser à un mouvement de retour en arrière. Par exemple, certaines réticences dans l'application des réformes liturgiques... Justement dans les documents officiels». A la question, s'il s'agit du document sur l'Eucharistie de Jean-Paul II, il répond : «Déjà avant... Un document a été publié sans que nous, membres de la Congrégation du Culte Divin, ayons été consultés. Et j'ai protesté. Prenez ce qui a été dit au sujet de la matière de l'eucharistie : que le signe devait correspondre à la réalité, c'est-à-dire que le pain doit apparaître comme pain. Et voici qu'on revient à la prescription qu'il faut utiliser l'hostie du pharmacien ! C'est un pas en arrière assez important.

Certaines autres entraves concernent les femmes. Une fois reconnu le fait que les femmes sont capables de ministères, on ne voit pas pourquoi on doit leur interdire de les exercer !».

A la traîne

Et plus loin, le cardinal précise sa position sur ce point : «Je ne me prononce pas sur le ministère sacerdotal des femmes. Je ne suis

pas théologien. Mais j'ai déjà pris position contre l'exclusion des femmes des ministères institués non ordonnés. Le théologien Vaggini, spécialiste en liturgie, m'assure que les diaconesses dans les premiers temps de l'église étaient ordonnées par imposition des mains. Je ne comprends pas pourquoi on ne pourrait pas le faire aujourd'hui et par conséquent valoriser la femme dans l'activité pastorale. Mais comme nous sommes déjà à la traîne...»

Selon le cardinal, «les principaux responsables de l'Église n'ont pas suffisamment les yeux ouverts sur le monde. En tout premier lieu les dicastères romains, mais aussi certains évêques». Et encore : «Dans l'Église, il n'y a pas suffisamment de respect pour la liberté. Je comprends que l'on ait peur de désordres, de dommages à l'Église, mais j'estime que ces craintes sont négatives et disproportionnées avec la réalité... Avant que l'on me dise : «En vertu de la sainte obéissance», discutons...»

Sur une question au sujet du synode des évêques consacré aux problèmes de la famille, le cardinal déclare enfin : «Il faut voir les conséquences qu'on en tirera. Des analyses et des propositions intéressantes ont été faites. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on n'a pas publié les propositions finales qui sont connues en sous-main. Cela est assez étrange. Il s'agit de problèmes qui doivent être encore approfondis ultérieurement par la théologie et la pastorale».

(Précisons que nous avons publié dans notre dernier numéro le texte de la résolution 16 du synode, traitant de la place de la femme N.D.L.R.).

TEMOIGNAGES

LA FEMME SOLUTION DE FORTUNE

«Je travaille dans une communauté ecclésiastique comprenant deux paroisses situées dans le diocèse de Bâle... Comment en tant que femme, est-ce que je ressens l'Église dans la vie de tous les jours et dans l'organisation de la paroisse ?

Je la ressens surtout comme une sorte de station-service, une entreprise bien tenue, prête à fournir les services demandés aux moments demandés à autant de clients que possible. Les demandes faites au responsable de cette «entreprise» sont considérables, celles s'adressant aux prêtres étant, d'un certain point de vue, même beaucoup plus considérables que celles adressées aux laïcs. Si les prêtres pouvaient répondre à toutes, il n'y aurait pas besoin de laïcs, et en particulier de femmes engagées à plein temps, dans le fonctionnement de la paroisse. Mais parce qu'il y a trop peu de prêtres disponibles pour des services d'église comme prêcher, dispenser les sacrements, enseigner, entourer les gens et s'occuper des tâches administratives, on a besoin de laïcs. J'éprouve les déclarations de Vatican II sur la responsabilité mutuelle des prêtres et des laïcs sur la communauté ecclésiastique comme excellentes, mais qui restent des paroles sans suite — comme souvent — et ceci non pas à cause de l'esprit dans lequel est administré le diocèse, mais à cause de la structure hiérarchique au niveau régional...

Comment est-ce que je me ressens moi-même comme femme au service de l'église, dans la vie quotidienne et dans l'organisation de la paroisse ?

Je me vois plutôt comme une solution de fortune. Cela provient du fait que les prêtres me désignent comme telle, et que beaucoup de gens considèrent mon travail de cette manière. Mais c'est aussi un facteur qui influence mon engagement dans les affaires de l'église. Une solution temporaire peut-être écartée dès qu'on peut trouver un prêtre pour s'occuper des tâches qui sont d'abord de sa compétence et qui sont seulement confiées à d'autres par nécessité. C'est par nécessité qu'un recteur peut avoir recours, pour un temps, à un collaborateur pastoral, mais

lorsqu'un confrère-prêtre est de nouveau disponible, le collaborateur n'est plus compté parmi les vrais ministres pastoraux. Comme femme engagée dans le travail de paroisse je vis sous une forte pression. Alors qu'un prêtre est nécessaire et accepté parce qu'il est prêtre, nous les laïcs sommes employés et jugés selon le principe de l'efficacité. Et comme femme j'ai, pour commencer, à accomplir mon travail avec une efficacité de 200 % pour être acceptée...

Une dernière chose : je tiens à dire que je me sens, dans ma paroisse, pleinement acceptée par énormément de gens, qui souhaitent que je sois là telle que je suis. Mais je me sens tenue à une grande distance par les prêtres, comme quelqu'un qui n'a pas vraiment sa place parmi eux».

Témoignage de Rita Bausch, assistante pastorale, lors des Journées d'étude organisées par l'UMOFK à Wislikofen (Suisse), 19-20 mars 1981.

UNE VOIX DU TIERS-MONDE

Les lignes qui suivent sont extraites de l'ouvrage «Eucharist and Human Liberation» de Tissa Balasuriya (prêtre de Sri Lanka), publié par le «Centre for Society and Religion» à Colombo. Leur intérêt se situe surtout dans le fait qu'elles démontrent que la prise de conscience des problèmes soulevés par la question des femmes dans l'Église dépasse désormais de loin les limites de la chrétienté occidentale.

...«Les mouvements d'émancipation des femmes sont nés et se sont développés pratiquement sans aucun soutien direct de la part des Églises. Les Églises ont plutôt tendance à être les derniers refuges de la domination mâle. Elles ont donné au chauvinisme mâle non seulement une expression pratique, mais aussi une légitimation théologique et même quasi-divine. L'Église catholique, une fois de plus, se révèle dans ce domaine la plus rigide et la moins prête à un compromis.

...Si les femmes ont beaucoup donné au culte de l'Eucharistie, la plupart des Églises les excluent de la prêtrise ou de toute autre participation responsable à la célébration de l'Eucharistie. A cause de leur sexe, elles ont été et sont encore considérées «inaptes». Jusqu'il y a peu, elles n'étaient pas autorisées à faire les lectures à la messe. Les filles ne peuvent être «enfant de chœur». N'im-

porte quel petit garçon est préférable à une fille. Un certain sens d'infériorité et d'indignité vis-à-vis de l'Eucharistie est donc inculqué aux femmes dès leur plus jeune âge.

... Aujourd'hui cependant, la situation est en train de changer. Les femmes affirment leurs droits en tant que personnes humaines. Elles souffrent de la discrimination qu'elles ont à subir en raison de leur sexe. Elles ont réussi leur promotion dans beaucoup de sphères de la vie. Elles ont accès à presque toutes les professions dans la plupart des pays. Il y a des femmes premier ministre et des femmes cosmonautes. Elles conduisent des tracteurs et dirigent des sociétés industrielles. La question se pose donc à propos de leur position dans l'Église. Pourquoi ne peuvent-elles pas être prêtres ? Pourquoi ne peuvent-elles présider le sacrifice eucharistique ?

... Même si la majorité des femmes ne se sentent pas concernées par ces questions, les plus alertes et dynamiques parmi les femmes dédiées à la cause du Christ ressentent qu'il y a ici une discrimination réelle de nature sexiste. Elles sont blessées dans leur être profond. Elles sont déchirées entre leur respect pour l'Église et leur incapaciter d'accepter d'être traitées de cette façon par une communauté qui devrait promouvoir l'égalité entre tous les humains et la solidarité.

Système patriarcal

On peut dire qu'une grande part des pratiques et de l'enseignement de l'Église concernant la prêtrise et la présidence masculine de l'Eucharistie est la conséquence d'un système social à domination mâle. Jésus lui-même a du faire face à une situation identique ou même plus mauvaise que celle que nous connaissons ou avons connue dans les siècles précédents. Il a donné l'exemple d'une contestation de la domination mâle en s'éloignant de la coutume de ne pas avoir de contacts avec les femmes, en leur témoignant de la sympathie, en agissant librement avec elles.

Il est important que les Églises reconnaissent la position radicale de Jésus envers les femmes. Nous pourrions alors conclure avec une vue dynamique de l'histoire, plutôt que d'argumenter simplement pour une continuation sélective des traditions de la société juive ou de quelques unes des pratiques de Jésus. De toutes façons, c'est dans cette perspective que l'Eucharistie doit être renouvelée aujourd'hui.

Si les femmes ne sont pas acceptées comme personnes égales en égard à l'Eucharistie, ce sont les Églises qui, à long terme, en souffriront le plus. Parce qu'il n'est pas vraisemblable que les femmes adultes toléreront le chauvinisme mâle dans la sphère religieuse pour d'autres décennies. Cependant, ce n'est pas une question d'opportunisme, pour les Églises, mais une question de justice pour toutes les personnes humaines.

... Les femmes réclament l'égalité dans tous les domaines comme un droit. Elles ont raison de le faire. La prise de conscience d'une opporession est une dynamique pour une action libératrice. Nous pouvons considérer cela comme un processus de maturation de l'humanité. Les femmes et les hommes sont mieux respectés en tant que personnes. La libération des femmes, si elle est bien comprise, est une occasion d'humanisation de l'homme. Les hommes deviendront ainsi moins oppresseurs des autres.

Tissa Balasuriya

CONSTERNÉE

Voilà dix ans que je suis assistante pastorale au service de l'Église (puisqu'elle ne veut pas me confier d'autre poste de responsabilité). A cause de mes aspirations, j'ai passé durant cette période plus d'un moment difficile. Souvent, j'étais déçue et hantée par le sentiment d'être mal comprise. Mais il y eut aussi des moments de joie et des découvertes formidables.

Je suis avec beaucoup d'intérêt et d'espoir la discussion sur le diaconat de la femme. Je suis toutefois consternée de la manière dont l'Église fait fi de la disponibilité des gens vis-à-vis d'elle. Je ne peux presque plus entendre parler de prières pour les vocations sacerdotales, devenue une habitude chez nous, alors que l'Église continue à rejeter les demandes de celles qui seraient prêtes à assumer cette charge. Néanmoins je porte l'espoir qu'un jour quelque chose changera. Je suis presque sûre qu'un jour les besoins en personnel amèneront les responsables à reconsidérer leur position et qu'alors ceux-ci seront reconnaissants pour chacun qui se mettra à leur disposition, même si c'était une femme.

Barbara Siebenbrunner, Steyr (Autriche) lors de la rencontre internationale sur le diaconat de la femme, tenue à Hertenheim (RFA), 12-14 mars 1981.

NE PAS ESCAMOTER LES PROBLEMES

Si la problématique de la collaboration entre femmes et hommes dans l'Église remet en question un peu partout les structures et mentalités traditionnelles, elle s'est posée avec un peu plus d'acuité encore dans le séminaire Cardijn à Jumet (Belgique), ainsi qu'en témoignent le texte qui suit. Ce séminaire a commencé ses activités en 1968 pour concrétiser l'inspiration du Cardinal Cardijn : évangéliser les travailleurs par les travailleurs.

Au début, il s'agissait de former des travailleurs qui avaient envie de devenir prêtres, en les laissant au travail et en les formant pendant des rencontres en soirée ou en week-end. Objectif : ouvriers-prêtres et non prêtres-ouvriers. A ces groupes de formation sont venu(e)s se joindre des hommes et des femmes des milieux populaires : des gens mariés ou non, qui ont un désir commun : vivre en chrétiens et chrétiennes les luttes d'aujourd'hui. Pour ce qui est de la hiérarchie francophone belge, le séminaire Cardijn est reconnu à double titre : il forme des prêtres en milieu ouvrier et il forme des laïcs, hommes ou femmes, pour devenir des animateurs de la foi en milieu populaire. Il faut noter que sur les 400 membres que compte le séminaire Cardijn aujourd'hui, seulement une quarantaine (1/10 ème) sont prêtres ou candidats au sacerdoce. Une des raisons en est sans doute que ces derniers seulement remplissent les conditions indispensables de masculinité et de célibat ou de veuvage.

Le dernier en date de ces week-end de formation, qui a eu lieu du 3 au 5 avril 1981, s'intitulait : «Masculin-Féminin». Dans un premier temps, consacré à l'analyse de la situation, des carrefours de femmes et d'hommes réunis séparément devaient répondre à des questions comme : Où est-ce que je rencontre des hommes et des femmes ? Ces relations sont-elles toutes du même genre ? En quoi se distinguent-elles les unes des autres ? Dans ces relations, qu'est-ce qui m'est facile ou difficile, qu'est-ce qui me fait peur ou non, en quoi suis-je à l'aise ou mal à l'aise ? Dans un second temps, des ateliers mixtes portant sur : le couple, l'éducation, les relations parents-enfants, les relations amicales, l'Église, et se proposant de rechercher des pistes de changement pour un «meilleur vivre ensemble» des hommes et des femmes, s'efforçaient à répondre aux questions : Qu'est-ce que je (nous) fais(ons) déjà qui est un changement ? Comment cela se passe-t-il ? (freins, conflits, réussites, gains, pertes) Qu'est-ce que j'en espère et en

attends ? Quels moyens faut-il mettre en œuvre ?

A. Lepièce

Y a-t-il un problème homme-femme au séminaire Cardijn ? Oui pour certains, non pour d'autres. C'est ainsi qu'entendant parler de ce week-end comme étant le résultat d'une prise de conscience, suite à certains conflits entre hommes et femmes, un animateur prêtre s'est étonné en disant : «Il n'y a pas eu de problèmes !» Lors de l'ouverture du week-end, l'animateur laïc a d'emblée donné le ton : «Pour répondre à certains problèmes qui se sont fait jour au séminaire»

De toute façon, avec ou sans problèmes, nous avons vécu une prise de conscience extraordinaire, du moins *entre femmes*, car l'équipe organisatrice avait décidé de faire des carrefours séparés hommes et femmes durant une journée pour faire état de la question et de les réunir le lendemain dans des ateliers afin de rechercher des pistes de «changements». Je peux dire que les femmes y ont trouvé un «certain» compte. Il y a eu un véritable partage entre hommes et femmes dans la responsabilité de mener l'assemblée de plus de 100 personnes. Il y a eu un rapport de carrefour sous forme «lettre ouverte aux hommes». Il y a eu des prises de parole de femmes, ainsi, à propos du trop petit nombre d'inscriptions à l'atelier «couple», une des animatrices a dit : «Ou bien il n'y a pas de problèmes dans les couples ici présents, ce qui me paraît, sans porter de jugement, utopique... ou bien on escamote les problèmes». Le fait d'avoir le courage de soulever cette question-là à l'assemblée permettait à Christine de relancer la question brûlante de l'égalité au sein du couple et de démystifier la prétention «tout le monde il est beau, il est gentil», même au séminaire Cardijn.

L'atelier sur l'Église a posé le problème de la place des femmes dans l'équipe de formation, appelée aussi l'équipe des permanents du séminaire, et qui à ce jour, se compose de neuf hommes, tous prêtres sauf un laïc marié et père de famille. Deux tendances se sont dégagées. La première voudrait adjoindre à l'équipe des permanents des femmes théologues pouvant partager la responsabilité à côté des hommes théologues. Selon la seconde, l'écoute et la pratique des groupes chrétiens de base peuvent mener à l'élaboration d'une théologie qui serait une œuvre commune d'hommes et de femmes, une équipe se réunissant déjà pour réfléchir dans ce sens.

Dans la première formule, ce qui fait peur, c'est la crainte que les femmes, même théologiennes, ne se laissent embobiner par les prêtres ; ce n'est pas la première fois que cela arrive. Une femme ou deux peuvent être vite contentes au milieu d'hommes d'Église ! Et puis, il y a les grands maîtres à penser, (qu'ils soient hommes ou femmes) qui risquent de prolonger le système de « ceux qui savent » pour ceux qui ne savent pas. C'est le piège que nous veillons soigneusement à éviter au séminaire Cardijn. C'est pourquoi la deuxième tendance a beaucoup de bon. Mais dans celle-ci, ce qui fait question, c'est la disproportion des compétences entre l'équipe responsable masculine au sommet et la petite équipe mixte en recherche d'une théologie des communautés de base.

Après ce survol rapide, nous pouvons dire que nous avons assisté à une première, un petit commencement, à l'ensemencement d'une petite graine, car c'est un combat que des hommes et des femmes ont entrepris en elles, en eux, et au sein du séminaire Cardijn, en Église. L'enjeu est important. C'est celui d'avoir plus de femmes debout, en prise directe de responsabilités à tous niveaux. En guise de conclusion, je cite une découverte dans un carrefour-femmes : « *Ne pas demander aux hommes de nous donner la libération que nous ne sommes pas capables d'entreprendre nous-mêmes.* »

Emilie Culot

DES FEMMES ITALIENNES DEMANDENT

Voici le texte d'une série de requêtes formulées par le groupe « Promozione della Donna » de Milan, en conclusion de ses travaux sur la réforme du droit canon ; ce texte nous a été communiqué par un de ses membres, Mme Letizia Maderna.

Nous demandons :

– Que les femmes soient admises aux ordres sacrés, selon les modalités et la tâches requises par la pastorale actuelle.

– Qu'on institutionnalise, c'est-à-dire qu'on reconnaisse aux termes du droit canon les nombreuses tâches aujourd'hui accomplies par les femmes comme « remplaçantes » dans les Églises locales (Cathéchèse, lectures de textes sacrés, assistance, distribution de l'Eucharistie, responsabilité de paroisses).

– Reconnaissance d'une plus grande autonomie aux supérieures et aux chapitres centraux. Droit de vote et de parole sur le même pied que leurs collègues masculins et avec la même autonomie, et collaboration permanente avec l'évêque.

– Plus d'autonomie aux évêques dans le domaine pastoral, selon les besoins des églises de chaque lieu, permettant de nouvelles expériences.

– Dans les tribunaux ecclésiastiques, une présence plus nombreuse de personnes expérimentées laïques tant masculines que féminines.

– Que la maternité soit reconnue responsable de la famille au même degré que la paternité.

– Élimination même juridique, des discriminations les plus incongrues telles que : défense d'accéder à l'autel, défense de servir à l'autel, privilège du mâle dans l'administration du baptême et dans la distribution de l'Eucharistie.

– Il est d'ailleurs prioritaire et urgent que les facultés de théologie s'appuyant sur les acquis de la science moderne, réfléchissent sur les conditionnements culturels séculaires discriminant la femme, dans le rapport entre nature et culture ; St-Thomas et St-Augustin eux-mêmes reviendraient sur beaucoup de leurs déclarations conditionnées par les limites scientifiques de leur époque et par la culture traditionnelle.

– Le procès Galilée vient de se réouvrir ; à quand la révision – sous l'aiguillon des progrès scientifiques d'aujourd'hui et par des réflexions conciliaires – de l'image de la femme dans l'anthropologie et dans la théologie augustinienne et thomiste ?

Janvier 1981

INTERNATIONAL

Diaconat des femmes

Une cinquantaine d'hommes et de femmes, venant de sept pays européens, ont participé à une rencontre internationale sur le diaconat de la femme, organisée en mars dernier à Heppenheim (R.F.A.) par le Centre International du Diaconat. La rencontre a permis aux participants, après avoir entendu une série de témoignages de l'expérience de femmes exerçant un diaconat de fait (dont nous publions d'autre part un texte), de procéder à des échanges de vues approfondis sur la question. Le prof. Peter Hünemann, de l'université de Münster, a souligné l'importance de cette problématique dans un exposé sur «Le renouvellement de l'Église et son ministère par la diaconie». Dans un communiqué, les participants se disent «convaincus que l'ordination des femmes au ministère diaconal témoignerait de la commune responsabilité des femmes et des hommes dans le service du Seigneur et des hommes de notre temps».

Pas en avant ?

«Les conceptions et pratiques divergentes concernant l'ordination des femmes n'excluent pas fondamentalement un accord entre les églises catholique et luthérienne sur le problème du ministère et de sa signification pour l'unité des églises». Cette constatation a été formulée pour la première fois dans une déclaration officielle des églises en question, le document sur «Le ministère spirituel de l'Église». Ce texte a été approuvé unanimement au cours de la réunion annuelle de la commission luthérienne/catholique qui a eu lieu début mars à Lantana en Floride (U.S.A.).

La commission de dialogue a ainsi définitivement pris position sur la question du ministère — question qui occupe une place centrale dans la recherche de l'unité — dans un document qui doit encore être approuvé par chacune des églises représentées avant d'être publié cet été. «Ce résultat constitue un pas important vers l'entente réciproque en ce domaine», déclare un communiqué de l'Union mondiale luthérienne. Toutefois, malgré les formulations positives, extrêmement prudentes, du document, on est loin d'avoir surmonté les réticences qui existent de part et d'autre.

(Publik-Forum, 17-4-1981)

U.S.A.

Missionnaires pour l'Utah

L'organisation nationale américaine pour les femmes (NOW) se propose d'envoyer des missionnaires féministes dans l'état de l'Utah pour contrebalancer l'influence des Mormons dans cet état, au sujet de l'E.R.A. (Equal Rights Amendment, projet de révision de la constitution américaine entérinant l'égalité des femmes et des hommes devant la loi). NOW déclare : «Les américains ont le droit de savoir où résident les blocages qui empêchent la ratification de l'amendement dans trois états, nécessaire pour atteindre les 38 ratifications requises. Nous voulons diriger notre première action de protestation non-violente contre une institution importante, l'Église de Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour (Mormons), à la fois une institution religieuse, une force politique et un empire financier multi-milliardaire, qui bloque systématiquement la ratification de l'E.R.A. dans plusieurs états, dont l'Utah, le Nevada, l'Arizona, le Missouri, la Virginie et la Floride. Chaque année, les Mormons envoient des jeunes gens missionnaires dans le monde entier pour prêcher leur doctrine. Nous allons envoyer des missionnaires féministes dans l'Utah».

(National Catholic Reporter, 10-4-1981)

PAYS-BAS

Tenant à prendre à bras le corps les problèmes qui se posent aux femmes dans l'église, l'évêque de Bois-le-Duc, Mgr Bluysen, et ses vicaires ont eu le 2 avril dernier une réunion de travail avec les auteurs du rapport «Openbaring van der ervaring» sur le malaise féminin dans l'église catholique aux Pays-Bas (voir n° 4, p.23). Ils ont déclaré partager les graves inquiétudes exprimées dans le rapport et sont prêts à rechercher avec les femmes les solutions nécessaires. Un groupe de travail spécial, formé de femmes membres du Conseil Pastoral du diocèse, avec quelques experts, va étudier la problématique sur base du rapport, et fera des propositions. Le Conseil Pastoral étudiera ces questions dans sa réunion de septembre prochain. De leur côté, les représentants des prêtres et des responsables pastoraux laïques du diocèse de Bois-le-Duc, réunis le 8 avril pour étudier les impasses dans lesquelles le Vatican a conduit l'église des Pays-Bas, ont protesté contre l'attitude adoptée envers les femmes dans l'église comme un des points sur lesquels l'attitude de Rome n'est plus acceptable.

ALLEMAGNE (Rép. Féd.)

Plus de femmes dans les conseils paroissiaux

Selon les statistiques récemment publiées par l'Église Évangélique d'Allemagne, le pourcentage des femmes élues est nettement plus fort dans les conseils des communautés paroissiales que dans les conseils communaux de la République Fédérale. Les résultats des élections des conseils paroissiaux entre 1976 et 1980 montrent que la proportion des femmes y est de 28,5 %, alors qu'elle est de 19,4 % dans les conseils communaux. Ainsi, la présence de femmes dans les conseils paroissiaux a sextuplé depuis 1955, allant de 4,6 à 28,5 %. Mais cela ne reflète toujours pas la proportion de femmes membres de l'Église Évangélique, qui se monte à 54 %.

(Eucuménical Press Service, Genève 30-4-81)

ANGLETERRE

Évolution anglicane

Robert Runcie, l'archevêque de Canterbury (Église anglicane), qui jusqu'ici s'était opposé à l'ordination des femmes au ministère, a changé ses positions. Dans une récente interview publiée par la revue féminine anglaise «Woman's Realm», l'archevêque a déclaré que, si la mission des prêtres est celle de représenter Dieu devant l'humanité et l'humanité devant Dieu, alors il n'est guère justifiable de nos jours que seuls les hommes puissent être chargés de ce ministère. «C'est pourquoi j'estime que les meilleurs arguments plaident pour l'admission des femmes au sacerdoce» a précisé l'archevêque, en expliquant qu'il s'était prononcé jusqu'ici contre une telle éventualité parce que l'unité de l'Église lui paraissait revêtir une plus grande importance.

La question divise toujours les anglicans. En décembre dernier, 20 membres de l'Église du Pays de Galles, y compris des pasteurs, avaient quitté la cathédrale de Llandaff (Cardiff) durant un service en signe de protestation contre l'ordination d'une femme diacre. L'Église du Pays de Galles est encore la seule Église anglicane de Grande-Bretagne à admettre les femmes aux ordres consacrés. Elle a pris cette décision en 1979, et a déjà consacré 10 femmes diacones. Au cours de la cérémonie, l'évêque de Llandaff avait demandé à l'auditoire s'il y avait des objections à l'ordination de Mrs Iris Thomas, une veuve

de 63 ans. Deux femmes et 12 hommes dont 7 pasteurs, s'étaient levés en signe de protestation, et une des deux femmes avait exprimé à haute voix leur objection, avant de quitter l'église. D'autre part, en mars dernier, une femme diacre a été nommée dans l'équipe sacerdotale de la cathédrale St-Paul à Londres.

FRANCE

Succession

Claudette Marquet, pasteur de l'Église Réformée de France, âgée de 40 ans, a pris récemment la direction du bureau d'information de la Fédération Protestante de France. Elle succède dans cette fonction au pasteur Georges Richard-Molard.

JAPON

Les japonais et la maternité de Dieu

Une des raisons pour lesquelles le christianisme n'a pu s'enraciner au Japon est, selon le romancier japonais Shusako Endo, le fait qu'il véhicule des concepts et des images incompatibles avec la sensibilité japonaise. Dans un article paru dans Newsweek (1-12-1980) Endo explique pourquoi l'inculturation du christianisme a échoué au Japon. Ainsi l'une des idées du christianisme occidental qui sont difficilement acceptables pour les japonais est «l'insistance déplacée sur la paternité de Dieu». Au Japon, une des choses les plus redoutées sur terre sont les pères. Le pouvoir illimité qu'ont les pères sur leur famille et leur autorité indiscutée dans la décision de l'avenir de leurs enfants font de l'image du père un épouvantail. La paternité de Dieu, fortement empreinte de toute puissance et de jugement, est donc un élément qui éloigne les japonais du christianisme occidental.

Shusako Endo estime nécessaire une conception de Dieu marquée par les traits de la maternité. Les japonais ont toujours vénéré non seulement leur propre mère, mais, dans leur sensibilité religieuse, ils vénèrent aussi l'image maternelle. Selon lui, développer et mettre en avant une image maternelle de Dieu sera non seulement plus acceptable pour les japonais, mais aussi davantage en concordance avec l'approche de Dieu qui ressort du Nouveau Testament.

L'ÉGLISE AU CRIBLE DES FEMMES

Les femmes : l'Église en cause. N° 151 de la Revue Lumière et Vie. Lyon, mars 1981, 120 pages.

La revue *Lumière et vie* nous a habitué à de bonnes études d'ensemble. Celle-ci se maintient au niveau d'une tradition faite de sérieux et de lucidité critique. Sept femmes et un homme s'interrogent sur divers aspects contemporains de la discrimination des femmes dans l'Église. La revue (catholique) a donné la parole à des protestantes : deux femmes pasteurs dont l'une est responsable de la « Communauté des femmes et des hommes » au Conseil œcuménique des Églises à Genève. Des théologiennes catholiques mettent en évidence ce « signe de contradiction » que constitue la subordination de la femme parée de « raisons » dont le « révélateur » actuel, le refus de l'ordination, trahit « une économie sacramentelle » à « remettre sur pied ». Un théologien insiste sur la faiblesse doctrinale de l'argument qui justifierait ce refus d'ordination par le silence de l'Écriture. Sur le terrain pastoral, trois compte-rendus d'expérience évoquent des étudiantes en théologie, les cathéchistes professionnelles et une religieuse chargée de l'aumônerie d'une clinique psychiatrique. Trois membres de Femmes et Hommes dans l'Église ont collaboré à ce numéro. Denise Peeters décrit l'effort des « mouvements féministes aux États-Unis » en se demandant si l'expérience américaine n'offrirait pas des « leçons à tirer » en Europe. Marie-Jeanne Bérère contribue un article pertinent et bien documenté sur la question de l'ordination des femmes. Quant à Marie-Thérèse van Lunen-Chenu, elle nous aide à sortir « du système clos de la féminité » et de l'« idéologie » qui réussit trop bien à « déprécier » l'idée que les femmes se font d'elles-mêmes, par un appel au « partenariat entre hommes et femmes » où se développe « une réciprocité de différence » enrichissante pour les uns et les autres. Cette collection — variée on l'a vu — d'essais de bonne qualité ne peut que contribuer à éclairer le lecteur de bonne volonté et à encourager tous ceux et toutes celles qui n'ont pas pris leur parti d'une Église trop vite satisfaite de son respect des droits de l'homme.

P.D.

Le divin marquis mis à nu

ÉROS ET LE PATRIARCHE

Il est opportun de signaler aux lecteurs de notre bulletin le dernier ouvrage d'Anne-Marie Dardigna : « Les châteaux d'Éros, où les infortunes du sexe des femmes » (Petite collection Maspéro). Un livre sur l'érotisme, mais qui à travers le sexuel mis en œuvre dans cette pratique « touche aux structures (conscientes et inconscientes) les plus radicales de l'être ». Précisons vite que l'érotisme en question est celui qui se place sous le patronage du « divin marquis » : une sorte d'idéologie dont l'une des raisons d'être « est de reproduire, à travers la constante du rapport dominant/dominé, le modèle fondamental et déterminant de toutes les autres formes de rapports sociaux ». D'un regard lucide et impitoyable l'auteur en démystifie le charme maléfique en se fondant sur les œuvres les plus significatives des thuriféraires contemporains de Sade.

Elle analyse les ressorts profonds d'une conception de la sexualité qui prend son ancrage dans une mentalité patriarcale on ne peut plus archaïque. Il s'agit d'une plongée impressionnante dans notre imaginaire individuel et collectif. On atteint ainsi « l'envers du décor social, théâtre intérieur et silencieux » qui « travaille souterrainement le réel apparent ». Car la sexualité est atteinte par le politique mais l'envahit aussi, et l'auteur n'a aucune peine à montrer les relents de racisme et de fascisme que dégage l'érotisme à la manière de P. Réage ou de P. Klossowski. Mais cet imaginaire est essentiellement une fantasmagorie mâle, et « le scénario érotique fonctionne comme conjuration de l'horrible découverte selon laquelle toutes les femmes — y compris les mères — ont un sexe »... On est tenté d'abord de s'esclaffer, mais ce serait oublier l'antique et fondamentale angoisse masculine devant la vue du sexe féminin, et aussi la manière dont est vécue l'union sexuelle par des mâles formés à un idéal de maîtrise de soi : le coït n'est-il pas perte de conscience de soi et abandon à une pulsion de la « chair » ? L'acte sexuel étant donc vécu dans l'angoisse et la terreur, une certaine mauvaise foi des fils d'Adam va les conduire à haïr et le sexe et la femme, rendus responsables de leur dépla-

rable état... Paradoxe révélateur : St-Augustin n'est pas loin, et on se dit que le geste monstrueux d'Origène ne doit pas tellement déconcerter les lecteurs de Bataille. Une certaine spiritualité religieuse dénie à la femme le droit à un désir non-masculin tout comme la plupart des auteurs érotiques actuels et aboutit comme eux à une érotisation morbide de la volonté et à une exaltation tout aussi morbide de la virilité.

Bref, A.-M. Dardigna nous incite à réévaluer notre histoire culturelle et à réfléchir à l'ambiguïté inquiétante de la tradition Chrétienne.

A rapprocher de l'ouvrage de M.F. Hans et G. Lapouge *Les femmes, la pornographie, l'érotisme* (Seuil 1978) qui offre sur ce sujet un ensemble de réflexions et de témoignages qui sont du plus grand intérêt. Le problème de l'érotisme féminin est posé. Mais l'heure n'est pas encore aux travaux à caractère scientifique. Peut-être quand l'évolution en cours sera plus avancée ? Le succès très notable des romans d'Emmanuelle Arsan semble un intéressant indicateur de tendance. Quelle féministe nous donnera sur l'imaginaire des femmes un travail sociologique et psychologique comparable à celui d'A.-M. Dardigna ?

E.W.

LA FEMME COINÇÉE ENTRE CHEVALIERS ET CLERCS

Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Hachette, Paris, 1981.

Professeur au Collège de France, Georges Duby compte à son actif une œuvre considérable dont je ne mentionnerai que *Le temps des cathédrales* (Gallimard, 1972) et *Les trois ordres ou l'Imaginaire du féodalisme* (Gallimard, 1978).

La lecture du présent ouvrage est passionnante, même si elle est ardue par moments. Il s'agit, comme le dit le sous-titre, du mariage dans la France féodale. Plus exactement, l'auteur veut montrer comment on se mariait dans la «bonne» société de la France du Nord des 11ème et 12ème siècles. S'il restreint son étude, c'est qu'il y est contraint par l'absence des sources documentaires en milieu populaire. Il faut d'ailleurs noter que pour l'exploration de son champ d'étude,

une autre restriction lui est imposée : les sources dont il dispose sont d'origine cléricale. Ce que nous pouvons donc savoir sur le mariage féodal, sur le statut de la femme à cette époque, provient d'une littérature écrite par des hommes et des hommes célibataires, qui ne tenaient en odeur de sainteté ni le mariage, ni la sexualité, ni la femme. Autant dire que la tâche de G. Duby est difficile et délicate.

Il établit que les deux morales et les deux conceptions du mariage qui s'opposent durablement, celles des guerriers et celles des prêtres, vont finir, à l'orée du 13ème siècle, non point par la victoire d'un camp sur l'autre, mais par un accord sur une conception et une pratique de la conjugalité qui ont régné de cette époque à nos jours.

Le mariage est au centre du système féodal : «il fonde la société toute entière» (p. 23). Il permet au roi et aux grands féodaux, de distribuer les épouses aux plus dévoués de leurs fidèles ; il est instrument d'alliance et d'implantations, les relations familiales se contractent dans le cadre du lignage et la prééminence des mâles. Il s'agit de protéger le patrimoine ancestral du fractionnement. Le système privilégie le chef de la lignée (et le fils aîné) ; il met les puînés sinon en chômage sexuel, du moins matrimonial. Dans ce contexte, l'interdit de l'inceste, qui s'étend jusqu'au 7ème degré de parenté, va jouer un rôle considérable, soit pour faire annuler par les prêtres un mariage irrégulier, quand il n'est plus avantageux pour le seigneur, soit pour obtenir une entorse à la règle grâce à des clercs complaisants (évêques et même papes). De plus, pour la «jeunesse», le jeu du rapt est devenu une coutume bien acclimatée, de même que cette union de seconde zone qu'est le concubinage est largement répandue. A défaut du mariage légitime, c'est la seule forme de vie avec une femme qui soit tolérée pour les prêtres. Le concubinage durera jusqu'au moment où l'autorité ecclésiastique le fit assimiler au mariage légitime.

Une obsession parcourt l'histoire de cette société, l'obsession de transmettre sa semence et avec elle l'honneur, la vaillance et ses terres au lignage.

Si monogamie, rejet de l'adultère et interdit de l'inceste constituent le terrain où les deux morales s'opposent, la progressive sacralisation du mariage, l'occupation par Dieu d'abord, par l'Église ensuite, de la place du marieur tenue par le père, la spiritualisa-

tion du lien matrimonial (l'essentiel devant le mutuel engagement des époux), et la formation d'une théologie du sacrement du mariage, conduisent à libérer (en principe) les individus de l'emprise des parents. Le mariage une fois sacralisé vers le milieu du 12^{ème} siècle, «le conflit entre deux modèles, l'ecclésiastique et le laïc, perdait décidément sa son apreté» (p. 197).

Il reste que tout au long de cette évolution, clercs et laïcs partagent leur commun mépris et leur commune peur de la femme : celle-ci est un être dangereux, versatile, sexuellement ardente et instable, qu'il convient de surveiller. Et le mariage est aussi bien pour le chevalier que pour le clerc, l'instrument de ce contrôle. Il importe pour la société de sauvegarder la paix et celle-ci est aussi d'une manière privilégiée assurée par l'ordre matrimonial. Christianisme et société se sont transformés et ont fini par se combiner, mettant ainsi en place le cadre fondamental dans lequel s'inscriront les nouvelles structures de conjugalité.

«Il faudrait toutefois ne pas oublier», écrit G. Duby en terminant, «parmi tous ces hommes qui seuls, vociférant, clamaient ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils rêvaient de faire, les femmes. On en parle beaucoup. Que sait-on d'elles ?» (p. 304).

Ces quelques lignes peuvent difficilement rendre compte de la richesse et des nuances de l'ouvrage. Je souhaite qu'elles ouvrent l'appétit à d'autres lecteurs. Je terminerai en revenant sur le titre. Il est significatif, car il manifeste à sa manière une donnée ou une affirmation qui parcourt le livre de part en part : la femme se trouve «coincée» entre le chevalier et le clerc, entre la morale des prêtres et la morale des guerriers, même quand celles-ci s'opposent. Et quand elles finissent par trouver un terrain d'entente, il n'apparaît pas que la femme en soit le bénéficiaire.

R.S.

Christiane OLIVIER, *Les enfants de Jocaste* (Denoël-Gonthier, Paris 1980).

Quel que soit notre sexe, nous sommes tous nés d'une femme. Point commun ? Non point de dissemblance car seul le bébé mâle n'est pas du même sexe que sa mère. C'est évident, bien sûr, mais ce qui l'est moins c'est l'impact de ce fait biologique sur l'affectivité des enfants puis des adultes. La petite fille, même choyée, ne se sent pas désirée physiquement par sa mère, alors que celle-ci réalise avec son fils l'éternel rêve de l'humanité : l'androgynie.

Les enfants des deux sexes ont besoin de leur père, la petite fille pour accepter sa féminité en herbe, le petit garçon pour échapper à l'amour fusionnel de sa mère. Oui, mais voilà, dans la plupart des sociétés actuelles, le père, troisième personne indispensable de la trinité familiale, est le grand absent ; il ne joue pas ou joue trop tard son rôle de «désireur» pour la fille, de «séparateur» pour le garçon. Alors, la fille passe sa vie à chercher son père, à le chercher dans tous les hommes pour se rassurer sur sa «désirabilité». Alors, le petit garçon passe sa vie à tenter d'échapper à sa mère, en toutes les femmes à la fuir, à les détester de les désirer.

La lecture du livre de Christiane Olivier est indispensable. Mère et psychanalyste, au-delà de Freud, sans le contredire, elle renouvelle notre vision du complexe d'Oedipe. Le constat n'est pas gai mais le destin ici n'est pas implacable, car Jocaste peut être moins mère si son mari devient davantage père.

Le livre est résolument laïc mais les chrétiennes (ns) pourront y découvrir de quoi mieux comprendre et la malédiction d'Eve et la théologie de Dieu-Père.

F.A.

Les notes de lecture sont rédigées par Fr. Alexandre, M.-J. Bérère, P. Delooz, M.-Th. van Lunen-Chenu, P. Remy, R. Simon, S. tunc et E. Weber.

ITALIE

Maria Caterina JACOBELLI, *Sacertozio - donna - celibato*, Edizioni Borla, Roma 1981. Dans cet ouvrage, traitant du sacerdoce des femmes et du célibat, considérés par l'auteur comme les deux faces d'un seul problème, l'auteur procède à une analyse anthropologique du domaine du sacré et du comportement du chrétien, terrain où doit être situé ce double problème. Dans les deux cas, comme l'écrit le père M.-D. Chenu dans son avant-propos, «la pureté, avec ses tabous impliquée dans toute réalité sacrale, et simultanément solidaire de la culture, est la clef de l'intelligence, humaine et chrétienne, du célibat sacerdotal, de sa valeur, de sa relativité». Sont successivement analysées : l'incompatibilité entre la femme et le sacerdoce, les conditionnements culturels qui soutiennent cette incompatibilité, et enfin la déclaration de la Congrégation vaticane pour la doctrine de la foi, excluant toute femme du sacerdoce.

ANGLETERRE

Susan DOWELL et Linda HURCOMBE *Dispossessed Daughters of Eve*, Faith and Feminism, London, SCM Press, 176 p. 4,5 Livres. Le livre rend compte de la croissance d'une conscience féministe, à partir de certains éléments qui composent notre environnement culturel, dont la Bible, l'Église (anglicane), les pratiques sexuelles, etc. Mais au-delà des critiques, se tournant vers l'avenir, il s'efforce de montrer la contribution possible des femmes, si elles jouissaient d'une plus grande liberté. L'ensemble baigne dans un climat de chaleur, de sollicitude et de bonne humeur qui peuvent précisément faire sentir ce qui fait défaut à l'Église prisonnière de ses conceptions et attitudes ancestrales.

CANADA

Jean LEREDE, *Les troupeaux de l'aurore*, Ed. de Mortagne, Montréal (en France : Fournier Diffusion, 48, rue Lalat, 75018 Paris, ou La Procure, 3 rue Mézières, 75006 Paris). Non, ne jetez pas Genèse II aux orties reprenez en plutôt la lecture avec Jean Lere-

de après être remonté avec lui à l'aube de l'humanité, lorsque dans les cavernes, nos ancêtres d'avant la chute passaient par une mort symbolique pour mieux renaître. Non, Eve n'est pas la coupable de service, ni Adam, son époux, induit par elle en tentation. Non, la femme n'est pas la terre car c'est Adam, principe masculin, qui a été tiré de la terre - c'est-à-dire qui symbolise le matériel, le rationnel. Eve, principe féminin, né(e) pendant le sommeil du masculin, symbolise l'inconscient, le spirituel. Oui, le féminin, fait non pour apprendre mais pour «suggérer», a chuté car l'humanité a préféré la connaissance rationnelle, masculine, du bien et du mal, à la vie. Le féminin occulté n'est pas mort car on le voit à l'œuvre dans le courant prophétique et il culmine dans l'Évangile. Et Jésus, voici l'homme, celui de Genèse I, le nouvel Adam en qui Eve peut à nouveau vivre. Nous sommes tous à sa suite appelés à devenir des hommes complets, des hommes du «double-plan» en qui masculin et féminin sont enfin réconciliés, Livre pas facile car tiré d'une thèse sur la «suggestologie», mais toujours passionnant et bienfaisant. A ne pas manquer.

F.A.

Devenirs de femmes, Ed. Fides 1981, 168 p. (Coll. Cahiers de recherche éthique). Décidément, nos amies canadiennes travaillent avec profondeur et largeur d'esprit, et compétence scientifique autant que créativité et combativité féministe. Cela fait de ce cahier un ouvrage riche et neuf. On remarquera que sur 13 des femmes auteurs, trois sont théologiennes et une spécialiste en sciences religieuses. Elles n'ont pas peur de bousculer le champ habituel d'investigation en le forçant à englober la voie des femmes. De là une recherche épistémologique nouvelle sur l'éthique. Pour présenter la nouveauté et l'ampleur de la démarche, la maîtresse d'œuvre du cahier, notre amie Monique Dumais (du collectif «L'autre Parole» à Rimouski, éditant la revue du même nom que nous avons signalé souvent) a trouvé un titre suggestif : «Sage-femmes demandées».

M.-Th. v. L.-C.

CONCILIUM, n° 163 (1981) *Un Dieu Père ?* (Beauchesne, Paris).

Ce numéro est consacré à l'image du père dans la foi chrétienne. Il se veut résolument attentif aux questions posées par la théologie féministe actuelle. Il se présente comme un commencement, une impulsion. C'est dire, avec ses limites, l'intérêt considérable de cette publication.

Tous les articles méritent d'être lus. Citons plus particulièrement celui de J. Moltmann, qui s'efforce de dégager deux images du Père : l'une, comme Père universel, propriétaire du monde, de type patriarcal, l'autre comme Père de Jésus-Christ, qui conduit à une communauté de femmes et d'hommes sans subordination ni privilèges. Il est intéressant de la comparer avec celui de Cl. Geffre qui cherche à montrer que le nom de «Père» est le plus propre à manifester la nouveauté du Dieu de Jésus.

Plus incisifs et représentatifs du courant de protestation féministe sont les pages écrites par : Rosemary Radford Ruether : «La féminité de Dieu. Un problème dans la vie religieuse contemporaine», Dorothee Sölle, «Père, puissance et barbare. Questions féministes à la religion autoritaire», Arlene Swidler, «L'image de la femme dans une religion axée sur le Père». Un bon état de la question est fourni par la contribution de C. Halkes, «Pourquoi la théologie féministe proteste-t-elle contre Dieu le Père».

Ces quelques remarques soulignent la valeur de cette publication pour ceux qui s'intéressent au dépassement d'une religion de type «patriarcal».

P.R.

Thérèse RENOIRTE *Avec 1,5 milliard de femmes du tiers-monde - Après Copenhague 1980.* Bulletin de l'Office International de l'Enseignement Catholique, n°58, janvier-février 1981. Dans cet excellent petit bulletin d'analyse des travaux de la Conférence mondiale de la Femme, Copenhague 14-30 juillet 1980, Thérèse Renoirte fait ressortir la connexion vitale qui lie les deux champs de la solidarité, ce concept qui est au fondement des Droits de l'Homme : solidarité entre l'homme et la femme et solidarité entre les nations, et surtout, on s'en doute, entre celles que l'on dit «dévelop-

pées» et les autres, ces Tiers-Monde si mal connus. En présentant la nouvelle «Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes» elle écrit : «Quiconque détiendra une part du pouvoir politique, économique et religieux au cours des cinquante prochaines années aura des démêlés avec une telle convention internationale». En fait, la problématique des deux conférences mondiales de Mexico (1975) et de Copenhague sur les femmes s'y trouve condensée, de même que les objectifs de l'intégration à part entière des femmes dans la 3ème décennie du développement. C'est dire que l'intelligence et l'utilisation assidue de ce texte sont requises pour une approche correcte du «défi mondial» à ce dernier quart de siècle.

M.-Th. v.L.-C.

FRANCE

La revue «Masses Ouvrières» a consacré son numéro 364 (nov.-déc. 1980) aux *Femmes*. (Les Editions Ouvrières, 12, avenue Sœur Rosalie, 75621 Paris cedex 13).

Comme le dit l'avertissement «les femmes ici, sont celles de la classe ouvrière, celles qui font confiance aux luttes pour que change leur vie, pour que change le monde»... «sans les couper de toute la classe ouvrière, mais sans faire l'impasse sur ce que ces luttes de femmes ont de spécifique»... La première partie «Femmes en classe ouvrière» comprend des témoignages d'ouvrières et de femmes paysannes, de portugaises dans leur entreprise, de femmes dans leur quartier, de femmes de la J.O.C., etc. et des études sur les enracinements psychologiques et sociologiques des «idées» sur les femmes, sur l'apport des organisations ouvrières féminines (U.F.F.) ou mixtes (C.S.C.F.). Dans la deuxième partie, «Femmes dans l'Église en classe ouvrière», des témoignages encore, par les femmes qui se retrouvent soit entre elles, soit entre hommes et femmes, pour dire en qui ils croient, leurs luttes et leur espérances, ainsi qu'une étude sur «les Écritures et les femmes» (M.A.Santaner) et sur «Libération de la femme et changement dans l'Église» (J.-M. Aubert). Enfin, une table ronde entre militantes ouvrières assumant dans l'Église des responsabilités différentes comme laïcs ou comme religieuses.

S.T.

PORTUGAL

REFLEXAO CRISTA publie dans son numéro 26 (janvier-mars 1981) un article de Luis de França, intitulé «L'accès de la femme aux ministères ecclésiastiques» et faisant en 5 pages le point de la question. Dans une brève historique, l'auteur passe en revue l'émergence du problème, les jalons de l'évolution dans les églises protestantes et anglicanes, contrastant avec l'immobilisme des églises catholiques et orthodoxes, immobilisme qui arrive même à freiner, par le truchement des longues discussions œcuméniques, la progression en cours dans les premières. Malgré l'action engagée dès 1911 par l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc, malgré l'ouverture de Jean XXIII se prononçant avec détermination pour l'émancipation de la femme, aucun progrès véritable n'a pu être enregistré «au contraire, le pape actuel, Jean-Paul II, a manifesté une opposition totale devant toute cette problématique». Mais, apparemment, l'auteur ne perd pas l'espoir. Il décrit la création et l'action du Groupe International Femmes et Hommes dans l'Église, dans lequel il salue «le grand promoteur en Europe» de cette cause, et conclut son article en citant longuement le texte des interventions devant le pape, de sœur Teresa Kane à Washington et de Barbara Engl à Munich. (Reflexao Crista, rue Castilho 61 Dte 2, 1200 Lisbonne).

ITALIE

RIVISTA DI PASTORALE LITURGICA consacre son numéro 2 de 1981 au thème : «Les femmes et la liturgie». Dans ce numéro,

entre autres : les résultats d'une enquête réalisée parmi les femmes catholiques en Italie, des études historiques portant sur les femmes dans l'Église des premiers siècles et dans l'Église du moyen-âge, des articles de caractère anthropologique et théologique, des réflexions sur la femme face à la liturgie actuelle et à une liturgie hypothétique (dans lesquelles, à propos du ministère, est fait référence au mot de l'Écriture : «Il n'est pas bon que l'homme soit seul»). La rédaction ne se propose «aucun objectif immédiat et précis, sinon celui de soulever une série de questions qu'il ne convient pas de passer sous silence comme si elles n'existaient pas». Parmi les auteurs : Maria Grazia Mara, Edith Pastzor, Adriana Zarri, Vilma Gozzini, Rosemary Goldie, Maria Caterina Jacobelli et Paola Silva. (Rivista di pastorale liturgica, Ed. Queriniana, Brescia).

AFRIQUE

AFER (African Ecclesial Review) consacre un numéro double (février-avril 1981) au synode des évêques 1980 sur la famille, dans lequel est également repris le texte intégral des conclusions et recommandations de l'Atelier International «Femmes et Hommes dans la famille, la société et l'Église d'aujourd'hui», organisé à Rome en même temps que le synode (voir notre numéro 3, déc. 1980 pp. 2-15). Dans son commentaire, AFER note que «d'une certaine manière, les conclusions et recommandations constituent une sorte de supplément au travail du synode». (AFER, GABA Publications, P.O. Box 908, Eldoret, Kenya).

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Eglise ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Eglise hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...»

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Eglise.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistance d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexion et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Eglise dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Evangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...)

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Eglise et a présenté des travaux lors des Synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et les femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Eglise du Christ.